

LA VIE PARISIENNE



GERDA WEGENER

LA VIE PARISIENNE

Paraît tous les Samedis

PRIX DU NUMÉRO : FRANCE, 80 centimes ; — ÉTRANGER, 75 centimes.

RÉDACTION et ADMINISTRATION : 29, rue Tronchet, PARIS (8^e) ; Téléphone Gutenberg 48-59

ABONNEMENTS

PARIS et DÉPARTEMENTS

UN AN : 30 francs ; — Six Mois : 16 francs ;
Trois Mois : 8 francs 50

ÉTRANGER (Union Postale)

UN AN : 36 francs ; — Six Mois : 19 francs
Trois Mois : 10 francs

Les Abonnements doivent commencer le 1^{er} de chaque mois.

**GOUTTES
DES COLONIES
DE CHANDRON**

CONTRE

MAUVAISES DIGESTIONS,
MAUX D'ESTOMAC,
Diarrhée, Dysenterie,
Vomissements, Cholérine

PUISSANT ANTISEPTIQUE DE
L'ESTOMAC & DE L'INTESTIN

DANS TOUTES LES PHARMACIES.
VENTE EN GROS : 8, Rue Vivienne, Paris.

VERASCOPE RICHARD 10, Rue Halévy (OPÉRA)

Envoi franco de la Notice
25, Rue Mélingue
PARIS

POUR LES DÉBUTANTS
Le **GLYPHOSCOPE** à 35 francs
à les qualités fondamentales du Vérascopie.

PHOTOGRAPHIE EN NOIR ET EN COULEURS

MARTINI
Vermouth de Turin
LE MEILLEUR

ÉTÉ 1915
MAGASIN de CHOCOLATS et BONBONS
PRÉVOST



CHOCOLAT à la TASSE PRÉVOST
et CAFÉS
39, Boulevard Bonne-Nouvelle
Allées de Tourny, 4, à BORDEAUX

Pour le Voyage, FRUITS CONFITS de première marque

CONSERVATION et BLANCHEUR des DENTS
POUDRE DENTIFRICE CHARLARD

Boite : 2/50 franco-Pharmacie. 12, Bd. Bonne-Nouvelle, Paris

POUR NOS SOLDATS
Pastilles **DUBOIS** Nutritives et Reconstituantes
VIANDE et KOLA
contre la fatigue, la faim, la soif. Boîte franco, 1 fr. 25.
M^{me} BOUSQUIN, 25, Galerie Vivienne, Paris.

ENCADREMENT des ESTAMPES de la VIE PARISIENNE
GENRE CITRONNIER — Prix spécial : 9 fr. 90

JULES HAUTECOEUR & FILS
172, rue de Rivoli - 2, rue de Rohan - PARIS

EAUX-FORTES & POINTES SÈCHES & ENCADREMENTS

BIJOUX Plus haut Cours
COMMISSION **ACHAT**
COMPTOIR ARGENTIN, 25, rue Caumartin, Paris.

Contre les
**RHUMES, TOUX
BRONCHITES, GRIPPE
CATARRHES, ASTHME**
Maux de Gorge

Gouttes Livoniennes
de **TROUETTE-PERRET**

FLACON : 2/50 toutes Pharmacies
et 15, Rue des Immeubles-Industriels.

“ **SOURIRES DE PARIS** ”

Magnifique porte-folio de 16 ESTAMPES GALANTES grand
luxe mesurant 37x28, signées des maîtres Steinlen, Willette,
A. Guillaume, Poulbot, Préjelan, Gerbault, H. Mirande, Iribe, H. Boutet, etc.
Ces 16 estampes sont prêtes à décorer : garçonnières, cabines
de navires, chambrées, réfectoires, tranchées, etc., et évoque-
ront pour nos vaillants soldats le charme et le sourire de nos
délicieuses Parisiennes. Les 16 estampes : 6 fr. F^o poste recom.
Nouveauté : L'Heure du Péché, roman galant par Antonin Reschal ; f^o 3 fr. 50.
LIBRAIRIE DE L'ESTAMPE, 68, Chaussée d'Antin, Paris

“ **EROS** ”

Série d'estampes INÉDITES
en couleurs de
Fabiano, Kirchner, Hérouard,
Léonnet, Léo Fontan, etc.

Catalogue illustré
sous pli fermé : 0 fr. 50.

La
Photographie
d'Art **Reutlinger**

21, Boulevard Montmartre, Paris.
accorde 50 % sur son tarif pendant la guerre.

ÉDITIONS DE “ **LA VIE PARISIENNE** ”

Derniers ouvrages parus, in-18, illustrés, à 3 fr. 50

LE BÉGUIN DES MUSES par Charles Derennes	NOS AMIES ET LEURS AMIS par R. Coolus
LE PREMIER PAS par Abel Hermant	LES VRILLES DE LA VIGNE par Colette Willy
DANS UN FAUTEUIL par Pierre Veber	LA FOIRE AUX CHEFS- D'OEUVRE, par Jacques Drésa
LES CAPRICES DE NOUCHE par Charles Derennes	LE PLAISIR TENDRE par Marcel Lafaye

Pour recevoir franco par la poste chacun de ces livres, envoyez en timbres ou en mandat-
poste 3 fr. 50 à M. le Directeur de LA VIE PARISIENNE, 29, RUE TRONCHET, PARIS

ARTISTIC PARFUM
GODET

A BAS LES BOCHES Documents, Commentaires,
Anecdotes curieuses, par
Victor LECA. Ouvrage sensationnel. Se trouve à Paris dans
les principales Librairies et chez MATTERN, 12, r. Vivienne,
au prix de 2 fr. 50. Exp. par poste contre bon ou mandat.

ON DIT... ON DIT...



Les roues du char de l'Etat.

A l'Hôtel de Ville de Paris, on a procédé, l'autre semaine, au renouvellement du bureau du Conseil général: M. P. ris a été élu président.

Cet excellent édile a exercé longtemps le métier de charron; et, depuis qu'il siège au Conseil municipal, il n'a jamais cessé de s'intéresser aux questions de charronnage.

Lors d'une visite de souverains, on le chercha pendant la cérémonie un peu partout. Un huissier finit par le découvrir sur la place (en tenue de cérémonie, avec ses insignes) examinant avec un intérêt passionné le carrosse du président.

— Epatant!... épatant!... dit-il à l'huissier: les roues sont d'un système tellement nouveau et pratique que j'étais en train de le copier...

Un compliment inattendu.

M. P. inc. ré, accompagné du général D. parge, s'en fut l'autre jour visiter l'hôpital installé par l'Union des Femmes de France dans la rue de Vaugirard.

Le Président de la République s'arrêta longuement au chevet des blessés et adressa à chacun quelques paroles de réconfort, avec une affectueuse bienveillance.

Quand il fut parti les convalescents échangèrent leurs impressions. Tout le monde trouvait que le Président était charmant...

— Oh! oui, répondit alors un brave paysan hospitalisé là. Il ressemble à not' curé...

Voilà un compliment dont M. P. inc. ré sourira, mais dont la sincérité naïve ne pourra manquer de le toucher!

La lettre de la bergère au berger.

On passe un peu partout des examens: c'est la saison. De malheureux candidats et de tremblantes candidates noircissent du papier dans tous les coins de la France.

Les sujets qu'on leur impose valent parfois la peine d'être mentionnés. Voici, par exemple, une composition française que des candidates au brevet simple ont dû traiter, dans un certain chef-lieu départemental:

Votre fiancé est dans les tranchées du côté des Vosges. Vous lui écrivez. Que lui direz-vous?

C'est un peu scabreux! Une candidate naïve, dont nous avons eu la composition sous les yeux, a écrit à son imaginaire fiancé:

Mon cher Gaston,

Avez-vous reçu mon dernier colis contenant du chocolat, des chaussettes et un quart de saucisson?...

Cette brave enfant a trouvé, parce qu'elle ne l'a pas cherchée, la note vraie et naturelle; mais la vérité sans phrases n'est pas ce que demandent les professeurs.

Un mot de Turenne.

Nous avons publié dans un de nos derniers numéros une étude sur *L'Eternel embusqué*. A ce sujet il est intéressant de rappeler la réponse que fit Turenne à un jeune bravache, après l'incendie du Palatinat.

— Moi je n'ai jamais eu peur du feu, disait celui-ci en retroussant sa moustache...

Et le maréchal de répliquer:

— C'est que jamais sans doute vous n'avez mouché la chandelle avec vos doigts...

Thés de guerre.

Après le thé-tricot, après le thé-cataplasma, allons-nous avoir le thé-carabine! Cette mode nous viendrait d'Angleterre où elle est, paraît-il, florissante.

Plusieurs tea-rooms de Londres ont organisé, à côté de la salle où l'on grignote des sandwiches, un stand où les jolies clientes vont « faire » un carton entre deux tasses de Ceylan. On y voit, nous dit le *Daily Mirror*, des commandantes du Women's Emergency Corps, vêtues de khaki, bottées, portant la cravache ou le stick, et d'élégantes mondaines en toilettes de ville. Celles-ci ne sont pas toujours les moins adroites.

Des pourparlers sont engagés paraît-il entre un tea-room parisien et l'Administration. Car voilà le hic! Les armuriers sont fermés et les rares qui gardent leurs portes entr'ouvertes ont interdiction formelle de vendre « de la poudre et des balles ».

Or, même en faveur de nos belles découvertes, l'autorité militaire, qui n'a pas de temps à perdre en superfluités galantes, ne semble pas disposée à revenir sur cette décision.

En désespoir de cause le tea-room en question songerait à organiser une salle d'escrime. Nous n'aurons pas le thé-panpan, mais nous aurons peut être le thé-fleuret. Qui sait?



Campagne d'été.

La question des villégiatures ne laisse pas d'embarrasser beaucoup de Parisiennes. Où iront-elles promener leur neurasthénie cette année?

Une artiste, M^{lle} Lina B. uv. ou — qui joua l'an dernier au théâtre Marigny — a trouvé une solution assez originale au problème. Elle habite un appartement au quatrième étage d'un immeuble à Passy et elle vient de faire transformer son boudoir en un véritable petit jardin miniature. Elle y a apporté des fleurs et des plantes en quantité; elle a sablé le parquet et a disposé, çà et là, quelques rocking-chairs. Elle appelle cela « sa campagne ».

Comme nous la félicitons l'autre jour de son idée elle nous dit en souriant:

— Ça ce n'est rien! J'ai aussi la montagne...

— La montagne?

— Oui, au lieu de prendre l'ascenseur je monte à pied... Je fais comme cela une ascension tous les deux jours.

Où sont les danses d'antan?

Que sont devenues toutes les danses désarticulées qui, il y a quelques dix mois encore, faisaient la joie et le bonheur de nos élégantes poupées parisiennes?

Des nouvelles venues d'Amérique nous apprennent que le tango fait en ce moment fureur à San-Francisco, Saint-Louis, New-York et même ... à Boston. Il est là-bas le grand succès du jour et nous connaissons plusieurs musiciens français qui viennent de composer de nouveaux tangos et les ont vendus à de bons prix aux éditeurs américains.

La maxixe et le rag-time ne sont pas allés si loin et c'est à Vienne, le paradis des valse lentes, qu'ils se sont réfugiés. Les bons sujets de S. M. François-Joseph ont besoin d'oublier: ils se distraient en dansant sur un volcan.

A Berlin, nous disent les journaux suisses, on danse actuellement un pas nouveau appelé *la danse de la croix de fer*. Que peut bien être ce nouveau pas de l'oie?



St-Galmier-Badoit

Absolument limpide, naturellement gazeuse, légèrement acidulée, on la boit par gourmandise.

la seule qui se rebouche avec un bouchon ordinaire



MAISONS CHOISIES

2 fr. la ligne (50 lettres, chiffres ou espaces).

AUTOS (Leçons, Achat, Vente, Echange.)

AVEC AUTOS DE LUXE 1^{re} marques, 1914-1915. Leçons individuelles pour Messieurs et Dames. Enseignement mécanique et pratique complet par l'un des ingénieurs les plus compétents de la construction automobile. — Châssis 1915 et matériel unique pour démonstration. — Plusieurs centaines de références de personnes ayant obtenu leurs brevets civils et militaires depuis 6 mois — Voir les voitures. — Prix modérés. — Etablissements G. de La Chapelle, 91 bis, avenue des Ternes et 11, rue Waldeck-Rousseau.

GRANDE ECOLE DE CHAUFFEURS franco-italienne, lec. part. sur voitures prem. marq., brev. civ. et milit. gar. Locat. Paris, campagne, torpedo luxe av. chauff. Prix mod. 27, rue Rennequin. Wagram 72-03.

LEÇONS AUTO particulières et forfait. Cours de mécanique. Obtention rapide des permis civil et militaire. Corbin, 23, rue Desrenaudes.

LEÇONS particulières sur torpedo 1914. Brevets civ. et mil. 10 fr. lec. et forfait. Metzger, 28 bis, rue Spontini. Passy 98-55.

CAPITAUX (Offres et demandes.)

AVANCES A PENSIONNES ET RETRAITES milit. et civils. Tarifs modér. Discretion, loyauté. Renseignem. gratuits. Caisse Centrale, fondée en 1900, 32, rue Richelieu, Paris. Téléph. 206-89.

RECHERCHES ET RENSEIGNEMENTS

POLICE PARISIENNE, 124, r. Rivoli, IMBERT Dir. Ex-insp. attaché au Cabinet du Préfet de Police. Recherches de t. natures. Rens. confid. Enquêtes sur t. sujets. Mariage (avant). Divorce. Constats. Successions. Vols. Surveillance, etc. Missions. Paris, France, Etranger. Discr. absolue.

DIVERS

ACHAT DE VIEUX DENTIERS, Bijoux et Argenterie. LOUIS, 8, Faubourg Montmartre, 8.

GABRIELLE, 5, avenue Mac-Mahon, spirite, guidera avenir, évit. ra décep. de la vie par ses conseils. 2 à 7 h.

OCCASIONS

BIJOUX · PERLES · DIAMANTS

sont achetés aussi cher qu'avant la guerre chez **PAREDES**, 11, rue Caumartin. 1^{er} ETAGE



Pour recevoir franco par la poste, adressez
3 fr. 50 au Directeur de *La Vie Parisienne*,
29, rue Tronchet.

*Qui
C'est bien
moi*

Miss Campton

*grâce à Gibbs
j'ai le sourire*

Campton

Savez vos dents comme vos mains!
POURQUOI? RÉFLÉCHISSEZ!

Quand vos mains sont grasses, vous recourez au savon, rien qu'au savon que vous savez nécessaire. Pourquoi n'en faites-vous pas autant pour vos dents? Cependant les matières grasses des aliments sont autrement dangereuses dans la bouche que sur les mains, car leur corruption inévitable est non seulement la cause essentielle de la carie des dents, mais aussi le plus puissant véhicule des maladies épidémiques. Lavez donc vos dents matin et soir, après chaque repas; jamais vous ne les laverez trop souvent. Vous objectez que le savon est désagréable dans la bouche? C'est que vous n'employez pas un savon convenable, sinon, sous peu de jours, vous ne pourriez plus vous en passer.

GIBBS

avec son

SAVON DENTIFRICE

vous conservera sous un arôme exquis, vos dents saines et votre haleine fraîche

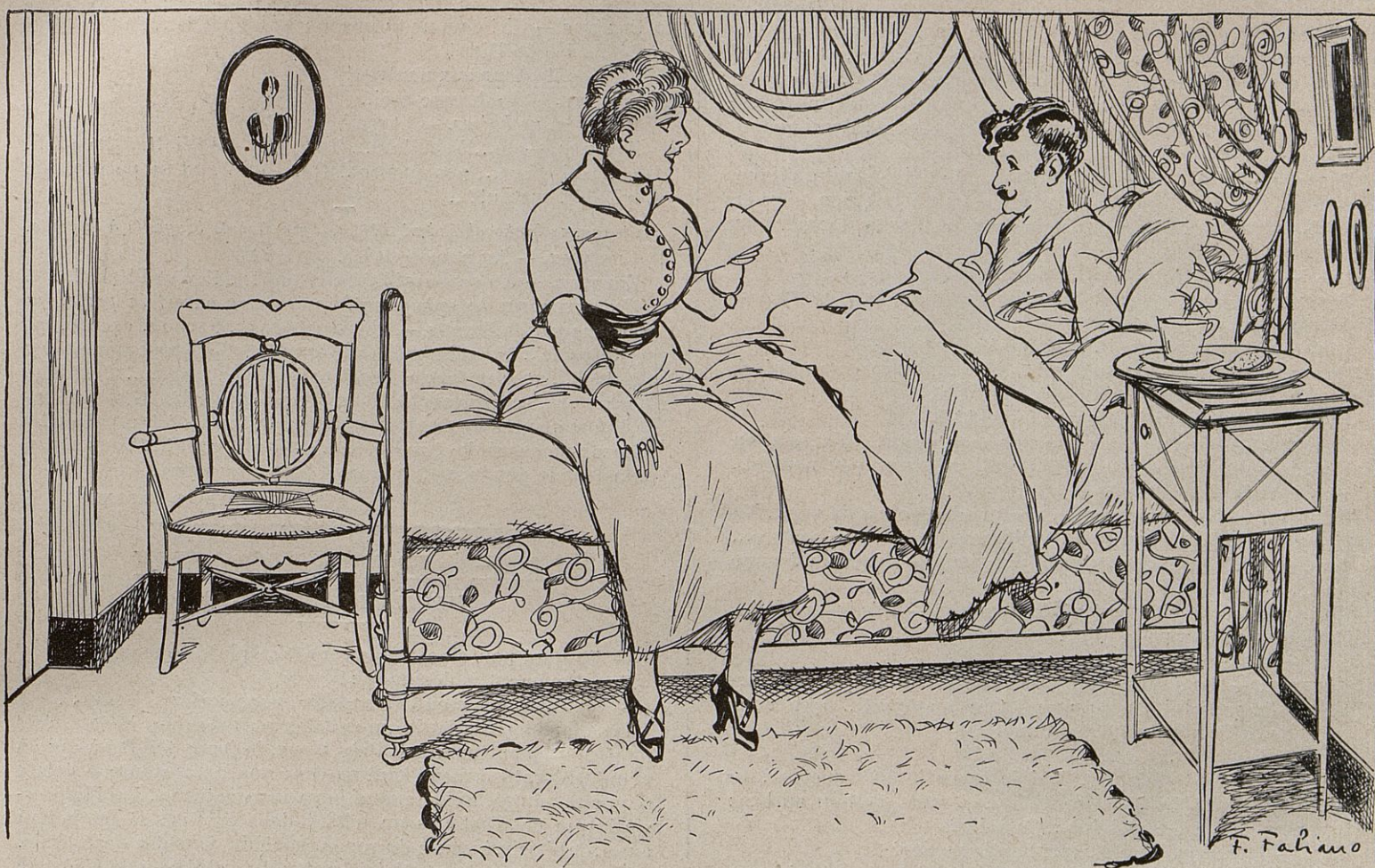
BOITE ALUMINIUM
Format moyen 1 Fr.

BOITE DE LUXE brevetée
Avec socle et rainure, 6^e Format 1.95

Son emploi
est le meilleur préservatif
contre les
maladies épidémiques

NOTA IMPORTANT. — Ce savon sort des usines de la maison D. et W. GIBBS L^{td}, de Londres, fondée en 1712, la seule au monde dont la fabrication se soit poursuivie de père en fils depuis plus de deux siècles. Fournisseurs brevetés de la Cour Royale d'Angleterre.

P. THIBAUD, et C^{ie}, Concessionnaires généraux, 7 et 9, Rue La Botte, Paris — Echen contre 0 fr. 50



ZOZOTTE

UNE villa du côté de Chelles.

« Ici », comme dirait le poète anglais, « réside aux beaux jours la danseuse couronnée de roses... »

Zozotte, plus connue (quoique guère plus) sous le nom d'Ellen Star à Paris, s'est réfugiée là, — chez elle, s'il vous plaît! — depuis la victoire de la Marne. — Et, les théâtres étant, selon sa propre expression, non pas rouverts, mais pas même r-entr'ouverts, elle vit dans la méditation et la solitude, c'est-à-dire bien tristement vu son âge, sa beauté et ses goûts.

Enfin, ces derniers temps, elle a pourtant trouvé un but à sa vie, comme on va le voir :

Zozotte, après avoir déposé un succulent chocolat sur la table de nuit de la chambre d'amis, à l'intention d'un beau jeune homme très brun qui, justement, s'éveille. — Oh! pardon! J'ai encore fait trop de bruit... Pour une maîtresse de maison, suis-je assez mal polie!... Il est vrai que les planchers craquent... et ce que je l'attraperai, à la première occasion, mon architecte!

LUI, fort accent de Latin oriental ou méridional. — Je vous jure que vous avez grand tort de vous faire tant de peine... Je suis ravi.

Zozotte, s'asseyant à son chevet et lui promenant maternellement la main sur les tempes. — Pauvre petit! Vous êtes-vous bien reposé, du moins?

LUI. — Délicieusement; merci, chère dame!

Zozotte. — Fermez les yeux... Otez votre chemise... Je vous dis : « Fermez les yeux », pour que vous ne soyez pas gêné... Là! Ouvrez-les, maintenant... Et voyez la belle surprise!

LUI, très ému. — Oh! Oh! Rouge!... Elle est rouge!...

Zozotte. — J'ai rudement turbiné pour la mettre au point... Mais, elle vous était bien due... (Un temps.) Comme je vais être fière de vous sortir!... Dites, il fait chaud, très chaud... Vous porterez votre veste sur le bras... Il faut qu'on voie votre chemise... Ça leur en bouchera un coin, dans le patelin!...

LUI. — Vous n'avez pas peur que les vaches...

Zozotte. — ...Voient rouge? Toutes sont devenues du singe...

LUI. — Et celles qui n'ont que deux pieds et pas de cornes?
Zozotte. — Ne vous inquiétez pas... Prosper est au front...

LUI. — Prosper?

Zozotte. — Oui, celui qui passait, ici, pour mon mari... Voulez-vous voir sa dernière lettre?... (Elle tire un papier de son sein et lit :) « Ma chérie, le canon tonne... les marmiles pleuvent sur nous à tour de bras... »

LUI. — Oh! c'est effroyable!

Zozotte. — Attendez! (Continuant de lire.) « Nous ne nous plaignons pas... C'est pour la France... On se fait peu à peu à la vie de tranchée... Elle a son charme et, si ce n'était le chagrin de ne pas l'avoir près de moi... (Elle s'arrête, élégiaquement) je serais heureux de me battre pour la cause du droit et de la liberté à... » (Arrêt brusque.)

LUI. — Pauvre chère petite dame!

Zozotte. — Ne m'en parlez pas! Il me dégoûte... Il a beau être au dépôt à Crouchy-les-Boins, dans le Sud-Est, et me faire adresser des lettres comme ça, avec le timbre du front, par un copain, pour que je les montre à des amis et connaissances... Ça ne me satisfait pas... Oh! votre chocolat! il va se refroidir... Là! Là!... Ne vous fatiguez pas... je vais vous faire boire... Pourquoi pleurez-vous? Il n'est pas bon?

LUI. — Je pleure pour le chocolat, je pleure pour la chemise rouge... Je pleure aussi pour vous...

Zozotte. — Oui, c'est répugnant! Ne pas même être la femme, mais passer pour, d'un coco comme ça!... Je vais vous dire : en d'autres temps, j'aurais été un type dans le genre de Jeanne d'Arc; aujourd'hui, rien à faire... J'avais bien essayé d'être infirmière, à Paris... Mais il y avait une toupie de marquise qui m'accusait de peloter les blessés et de ne pas savoir parler congrument devant les jeunes filles... Congrument!... Je n'avais jamais, pourtant, employé des mots comme ça!

LUI. — Il est si méchant, des fois, le monde!

Zozotte. — C'est comme Prosper... Il n'y avait plus moyen de

l'afficher... Il faut vous dire qu'il pèse dans les cent kilos... Alors, dans la rue, on me criait, quand j'étais avec lui : « Combien qu'il te coûte par jour à nourrir, ton embusqué? » Malheur et choléra!... J'en aurais pleuré... Encore une petite tartine?

LUI. — L'appétit est fermé... Pauvre petite dame! Merci quand même... Alors? Prosper?

ZOZOTTE. — Entre nous, un schnock... Je t'ai déjà dit qu'il me dégoûte... Oh! pardon si je vous tutoie, ça n'y fait rien, c'est la guerre... Et avec ça que la toupie de marquise se gênait pour tutoyer les Arbis!

LUI. — Si elle avait eu des Garibaldiens!

ZOZOTTE. — Si elle savait que j'en ai ramassé un, pour moi toute seule!...

LUI. — Elle en ronflerait, la toupie!

ZOZOTTE. — Y a pas de mot plus juste... Pour en revenir à Prosper...

LUI. — Oh! daignez le laisser où il est!

ZOZOTTE. — Non, je veux évacuer mon cœur... Tu sais, en temps de paix, Prosper se vantait déjà d'être un peu neutre...

LUI. — Ah? neutre?

ZOZOTTE. — Oui... une moule... à tous les points de vue... Tu me comprends?... Un neutre! Quelle horreur!... Moi, vois-tu...

LUI. — Oui, vous, vous êtes un type dans le genre de Jeanne d'Arc...

ZOZOTTE, avec le plus tentant des sourires. — Pas jusque-là!... Je hais les neutres, voilà tout... Oh! une idée!...

LUI. — A votre service!

ZOZOTTE. — Toujours pour faire ronfler la toupie de marquise... Je vais lui écrire une lettre anonyme... que nous signerons!... Prends ce porte-plume.

LUI. — C'est que...

ZOZOTTE. — Ne te bile pas. Moi je te parle en français... tu traduis à mesure, tu écris en italien, et nous mettons au bas : Ellen Star et son Garibaldien... Ça colle?

LUI. — Je vois ça d'ici. Passez-moi le papier!

ZOZOTTE. — Oh! tutoie-moi, tu me vexes! Au point où nous en sommes... Ça y est? (Dictant.) « Chère madame la Marquise... » T'as qu'à le lui appliquer en italien; elle a les moyens de s'offrir un interprète!...

LUI. — Ça y est...

ZOZOTTE, continuant de dicter. — « Je ne suis pas mécontente de vous faire savoir que le repos que vous m'avez conseillé de prendre m'a suffisamment bien réussi... » (Un temps.) C'est tapé, hein! ça...

LUI. — Ah! tapé, par la Madone!

ZOZOTTE, dictant toujours. — ... « Etant avant tout bonne Française, j'ai rougi des mauvais tours... »

(Un silence.)

LUI. — Des mauvais tours?...

ZOZOTTE. — Oui... ce qu'elle m'en jouait?... Mais, « mauvais tours », ça ne va pas bien... Ecris en italien : « pieds de cochon... »

LUI, sans broncher. — Voilà!...

ZOZOTTE. — ... « Ce n'est pas parce que je ne suis qu'une actrice, comme vous disiez dédaigneusement... que je n'avais pas droit à votre respect; et la preuve... c'est que le ciel, qui fait bien les choses... »

LUI. — Très bien! Parfait!

ZOZOTTE. — « M'a inoculé... »

LUI. — ???

ZOZOTTE. — C'est un mot savant, comme on entend dans les hôpitaux. Le contraire d'évacuer. Débrouille-toi!...

LUI. — C'est fait!... *Inoculato*...

ZOZOTTE. — « M'a inoculé un malade... que je soigne de tout cœur, qui vient de bouffer son chocolat... » C'est-il vrai?

LUI. — Ah! si c'est vrai, chère dame!

ZOZOTTE. — ... « Et un malade garibaldien... que j'ai rencontré sur la route... venant de l'Argonne tout droit... »

LUI, modeste. — Peut-être vaudrait-il mieux...

ZOZOTTE, péremptoire. — De l'Argonne!... Ah! mon pauvre ami, tu étais frais... Moi, rien qu'à voir tes yeux, j'ai compris tout de suite. J'ai pensé : ce n'est pas un neutre, celui-ci... (Câline :) Dis-moi que tu n'es pas un neutre?

LUI. — Ami de Peppino!... On était dans la tranchée depuis quinze jours... les pieds dans l'eau... Et il tombait des marmites grosses comme des clochers d'église... Moi, je parlais à la Vierge Marie... Je lui disais : « Vive la France... » Et je disais au bon Dieu : « Malheur aux neutres! »

ZOZOTTE. — Oh! comme tu prononces bien cela... Fais comme si j'étais le bon Dieu!

LUI. — Malheur aux neutres!

ZOZOTTE. — Embrasse-moi...

LUI, dans un baiser. — Et malheur à Prosper!

ZOZOTTE. — Je... Je t'adore... Nous finirons la lettre demain... Oh!... sois sage... pas encore... Oui... oui... Et tu parleras de Garibaldi, surtout?...

Juste comme le chocolat vient d'être achevé, heurts bruyants à la porte.

UNE VOIX. — Au nom de la loi, ouvrez!

ZOZOTTE. — Au secours! Défends-moi!... Evviva l'Italia!...

UN GENDARME, se précipitant, après avoir ouvert la porte, sur le commensal de Zozone. — Ah! je te tiens... Pardon, excuse, ma petite dame... Mais il nous était signalé... Vous recommencerez plus tard... avec un autre. Front moyen, nez moyen... C'est bien cela! Alors, tu arrivais de Madrid pour jouer les Garibaldiens en France, après avoir chipé vingt milles balles à ton patron!

ZOZOTTE, accablée et accablante. — Un neutre!... Vous savez, monsieur le gendarme, on aurait pu s'y tromper...

CHARLES DERENNES.

LE BON GITE

(FEUILLES DE ROUTE)

— En quoi pourrions-nous vous faire plaisir encore?

Spontanément je demande :

— Montrez-moi mon lit, madame, vous seriez si bonne...

Les aimables vieillards qui m'hébergent sourient à mon désir impétueusement exprimé. Près d'eux, la jeune femme à qui ils m'ont présenté tout à l'heure — une amie sans doute — éclate d'un rire amusé. Evidemment je parais « nature ». J'ai l'impression que ce n'est pas un défaut dans mon cas et je ris moi aussi, de plaisir, à cause du repos prochain dans des draps frais.

Tous me conduisent. Voici la chambre et dans une alcôve le lit. C'est une brave petite chambre de province : papier à fleurs, meuble Louis-Philippe et, réduit en descente de lit, un vieil ours blanc débonnaire... Mais c'est le lit surtout qui m'attire! Tout à l'heure un bain, maintenant un lit! Un lit après cinq mois de tranchée! Je vais de bien-être en bien-être. Pour un peu je m'attendrais et je sens en moi des émerveillements d'enfant. Je bénis le hasard d'avoir voulu pendant ces trois semaines de « repos à l'arrière » je fusse aussi confortablement installé... Touchons du bois!... Un contre-ordre est si vite arrivé!

Autour de moi on s'est répandu en mille petits soins. Cependant je dissimule mal mon besoin de repos et l'on se retire. Mon hôte, de ce ton gaillard d'un vieux briscard de 70, me dit :

— Bonne nuit, mon lieutenant!

La vieille dame murmure, maternelle :

— Serez-vous bien, mon enfant?

La jeune femme, elle, ne me dit rien. Elle me tend une main confiante et, comme elle lève les yeux vers moi, je vois qu'elle est délicieusement jolie... Comment, diable, ne m'en étais-je pas aperçu plus tôt?

Je me suis couché. Les draps sont lisses, le matelas est doux au creux des jarrets fatigués. Je goûte une détente bienfaisante. On dirait que mes muscles, usés tout à l'heure, sont redevenus tout neufs. Je m'abandonne. J'ai l'impression de n'être plus qu'une chose fragile et qui a besoin de soins... Je ne pense pas. Je veux dormir. Je me recueille. C'est bon...

C'est trop bon même, car voici que j'ai trop chaud et que peu à peu je m'énerve. J'ouvre les yeux. Un trait de lune filtre par les volets entr'ouverts, se brise à l'angle d'un fauteuil, éclaire sur mon édredon naïvement historié un amour joufflu sonnant de la trompe... Mon esprit veille lui aussi. Je songe aux braves gens qui m'accueillent, à leur amie. Charmante cette amie! Je me rappelle sa poignée de main tendre, son sourire jeune, sans fard, ses yeux... Au fait, comment sont-ils ses yeux? Sont-ils bleus?... Qu'importe. Dormons! Je m'applique au sommeil, mais je répète machinalement, en obsession ronronnante : sont-ils bleus? sont-ils bleus? sont-ils bleus?...

On a marché, près de ma chambre, dans le couloir. N'aurait-on pas frappé! Dans le doute, je crie : entrez.

UNE VICTIME DE LA GUERRE



— Inutile de faire des grâces, mon pauvre Pataud ! On ne peut plaire en même temps à Paris et à Berlin, et un basset ne me fera jamais l'effet que d'une saucisse à quatre pattes.

La porte s'ouvre. Elle est en peignoir, une veilleuse à la main. Elle reste sur le seuil, indécise. La flamme éclaire son visage hésitant où je lis une curiosité de femme et comme une crainte d'enfant. Elle tient la lumière haut levée et le bras nu jaillit de la manche large du vêtement. Mon cœur bat comme lorsque j'étais gamin et je retrouve des émois de potache. Je répète :

— Entrez, madame.

Elle se décide, puis songeant qu'il lui faut une excuse, elle dit sans conviction :

— Je venais voir si vous dormiez, mon lieutenant.

Voilà, c'est tout simple et je n'en demande pas davantage. Elle ferme la porte, pose la veilleuse et s'approche de mon lit. Ce qu'il y a de délicieux en elle, c'est qu'elle rougit comme à quinze ans... Je ne sais que penser et ne cherche d'ailleurs pas à penser. Je suis tout au plaisir de sa présence :

— C'est gentil d'être venue me voir.

— Très indiscret aussi.

— Oh! Pouvez-vous dire?...

La manière dont je proteste la rassure. Au surplus, il est pertinent qu'elle ne demande qu'à se laisser rassurer. Comme je parle un peu haut :

— Chut! Ils dorment... fait-elle.

« Ils » ce sont mes hôtes. J'obéis enchanté du mystère de notre entrevue. Nous causons à voix basse et déjà notre ton nous rend complices.

Comment est-ce arrivé? Je ne saurais le dire... Elle s'est assise sur mon lit pour que nous puissions nous parler de plus près. Puis subitement il y a eu un silence et, sans doute aussi, la même arrière-pensée. Nous nous sommes regardés et dans mes yeux il y avait une telle prière que, lorsque je l'ai entourée de mes bras, je l'ai trouvée sans résistance et elle m'a cédé...

Maintenant elle pleure... et je suis bien embarrassé! Ce sont tantôt des larmes silencieuses, tantôt de gros sanglots d'enfant. Elle répète :

— C'est mal, c'est mal...

— Oh! madame!...

— Si c'est mal.

Puis elle me raconte son histoire. Elle est mariée. Jamais encore elle ne fut infidèle... Elle est venue près du front, chez ces braves gens qui la reçoivent, afin de voir son frère mobilisé. Elle a laissé son mari à Paris. C'est affreux de l'avoir trahi.

— Et pendant la guerre encore! pendant la guerre!

Je ne sais que dire. Je songe que voilà une soirée bien mouvementée. La psychologie existe donc encore! Cette découverte m'est pénible. Que la vie est compliquée, et qu'il est plus facile de se battre! Ma parole, je suis moins impressionné à la prise d'une tranchée!...

Avec soins, avec le plus de ménagements qu'il m'est possible, j'exprime ma pensée, mais il faut croire que mes expressions manquent encore de « fini » car voilà qu'elle rit dans ses larmes, comme à une naïveté de ma part.

— Vous avez une façon de voir les choses!...

Je prononce, tel un arrêt :

— Je les vois bien.

— J'en doute.

— Voyons! Votre mari est-il mobilisé?

Elle hésite, puis avoue :

— Très peu!

— Comment? Très peu?

— Il est à la censure...

A la censure!... Je n'ai pu retenir mon exclamation, et mon inconnue rit maintenant de tout son cœur. Elle se rend compte qu'il y a des circonstances atténuantes et se les accorde sans doute largement. Pour moi, humblement j'avoue ne voir dans ses bontés... que sa bonté. Elle fait une moue.

— Oh! ma bonté!

— Et votre patriotisme!

— Oh! mon patriotisme!...

Je suis aux anges. Ce doute sur elle est flatteur et comme, sûr de mon avantage, je lui présente maintenant abondamment mes excuses, elle se jette dans mes bras :

— Voulez-vous bien vous taire?

Puis, après un instant :

— Seulement, soufflez la bougie!

LOUIS LÉON-MARTIN.

CE QUE VOIT SON CŒUR...



CE QUE LISENT SES YEUX



FAUNE MAROCAINE

LES CHAMEAUX

Ils semblent toujours marcher sur des nattes, car ils posent, sans bruit, bien à plat sur le sol, les palettes de boue sèche qui leur servent de pieds.

De leur long col que balance mollement un mouvement de houle, ils nous dominent, nous et la foule grouillante des bazars... Mais pourquoi ce regard chargé de mépris? Pourquoi cette lippe dédaigneuse? L'arrogance de ce port de tête?...

Les chameaux n'ont aucune raison d'afficher une telle morgue, un pareil contentement de soi.



Dans leur pelage teigneux fourmillent les parasites. Les parfums qu'ils dégagent manquent de délicatesse et offusquent l'odorat plutôt qu'ils ne le flattent. Enfin, leurs borborygmes dont je déplore la fréquence sont — faut-il le dire? — de bien mauvaise compagnie.

Sans doute est-ce pour flétrir leur manque d'éducation que nous nous obstinons à donner le nom de chameau à ces grossiers personnages qui, tout bien considéré, sont des dromadaires.



LES BOURRIQUOTS

Leur poil mangé de soleil n'a plus de couleur, mais, sur leur croupe, s'épanouissent de belles fleurs écarlates qui sont des plaies. Les mouches y viennent danser comme au cœur des roses. Le long de leurs flancs, avec des plaintes de tôle froissée, des bidons lentement s'égouttent. Parfois aussi une chape dorée de lourds couffins les enveloppe et les écrase. Pourtant ils vont toujours en martelant le sol de leurs petits sabots. Ils sont doux et humbles de cœur.

Ils sont doux et humbles de cœur, mélancoliques et résignés. De loin en loin seulement ils remuent les cornets de velours de leurs oreilles comme un oiseau remue ses ailes pour prendre son essor. Bourriquots, mes camarades, souhaitez-vous donc d'être Pégase?... Et rêvez-vous de vous envoler, loin des crottes poudreuses du chemin, loin des mouches et des coups de matraque, pour vous fondre à jamais dans l'abîme d'azur du ciel marocain?



LES " COMMUNIQUÉS " DE BÉGUINETTE : " SITUATION INCHANGÉE DU CŒUR AU FRONT..."



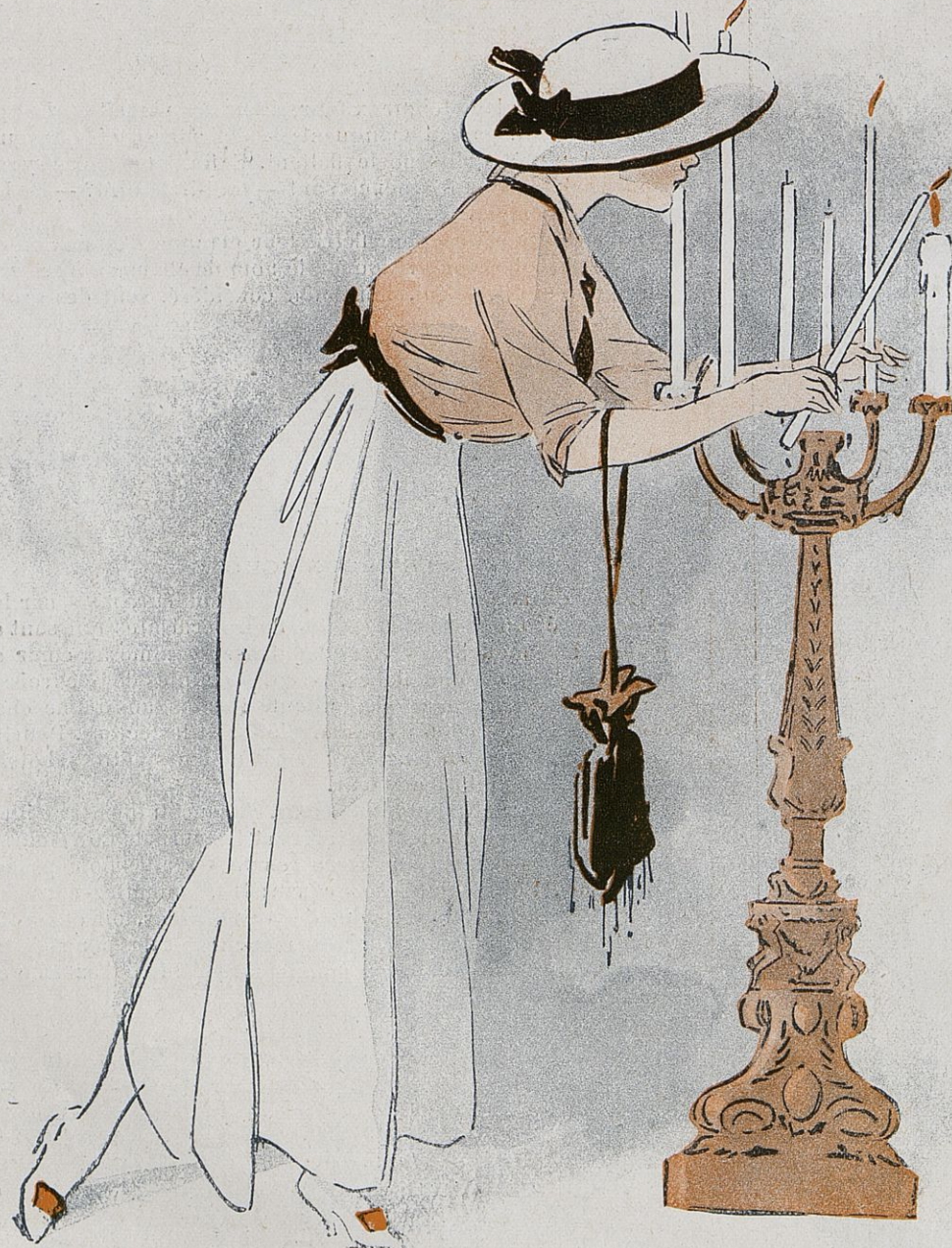
ce matin communiqué épatait !
voilà le mieux pour aujourd'hui mon cher.



ballade au bras et effort
avec quelqu'un qui ne m'a
pas quittée d'une semelle



et qui a eu le toupet de me faire une scène de jalousie
en rentrant à la maison



je t'ai planté là pour aller renouveler à St. Bernard
le cierge qui brûle jour et nuit pour mon amant



court à g. basses comme une
pâtisserie bien sage



R. Préjelan

mais j'ai le regret de vous annoncer que
je n'étais pas toute seule dans mon lit
tous mes baisers Béguinette

LES SAUTERELLES

Ce sont de petits couteaux à plusieurs lames, à manche d'écaille blonde. Jetés en désordre sur le sol, ils s'ouvrent automatiquement et se lancent dans le soleil en faisant étinceler leurs lames volantes.

Article riche? Non pas. Bien plutôt camelote de bazar, tirée à cent millions d'exemplaires et sur laquelle je suis surpris de ne point trouver la marque infamante: « Made in Germany ».

Et pourtant ils coupent, les petits couteaux; ils coupent d'une façon terrible!

C'est le plus vilain cadeau à faire à un pays.

Qu'Allah protège le moghreb!

LE MOUSTIQUE

Il nous faut saluer en lui le vengeur des lions de l'Atlas et des tigres du Bengale, des pumas du Brésil et des panthères noires de Java: le moustique est le seul animal qui soit parvenu à mettre l'homme en cage.

En sifflant un petit air de chasse, il surveille à travers les grilles le sommeil de son ennemi. Parfois, nouveau Bidel, il pénètre dans la cage. Alors les exercices commencent. Sous l'aiguillon du dompteur, l'homme saute et rugit...

Les gens pointilleux me diront: « Votre comparaison n'est pas juste et l'homme ne saurait s'assimiler aux pensionnaires des ménageries, puisque c'est volontairement qu'il s'emprisonne. » Mais le résultat demeure le même. Il n'en reste pas moins acquis que, par crainte d'un chétif insecte, le roi de la création, le roseau pensant de Pascal doit se ranger lui-même dans un garde-manger comme un vieux restant de gigot.

Ainsi le moustique donne à l'homme, que bouffit l'orgueil, de grandes et de terribles leçons.



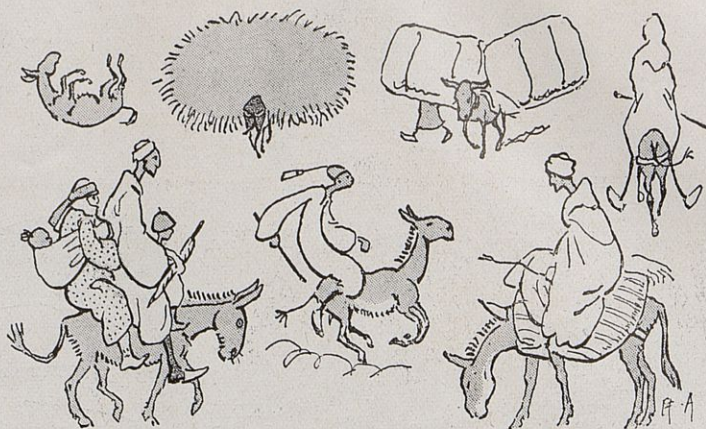
LES CIGOGNES

Elles me semblent avoir un sentiment très juste du rôle décoratif qui leur incombe. Tantôt, lancées dans un vol à la fois puissant et très doux, elles se couchent obliquement sur le fond du paysage. Et ce sont des motifs de paravent. Tantôt elles se perchent sur ces petites coupes de marabout, qui ressemblent à des couvercles. Elles y demeurent longtemps immobiles sur une patte. Et ce sont des boutons, finement sculptés, de sucriers ou de théières.

Qu'elles s'érigent en plein ciel, pañaches vivants, sur les créneaux rouges des vieilles forteresses ou qu'elles échafaudent leur nid en surplomb des ruelles arabes, de façon à figurer quelque vieille enseigne d'hôtellerie, elles ne manquent jamais d'apporter au tableau le détail heureux qui le complète.

Les cigognes — malgré leurs pieds d'appareil photographique — sont des artistes conscientes.

Devons-nous, comme nos frères d'Alsace, voir en elles des oiseaux-fétiches, des gages assurés de fortune et de joie? Il serait peut-être téméraire de l'affirmer. Pourtant je me réjouis de les entendre, lorsque le matin, sur la blancheur fraîche des terrasses, elles font claquer longuement leurs becs: elles imitent avec une rare perfection la crécelle des marchandes de plaisir.



LA MULE

Svelte, vive, fringante, elle est heureuse de se voir harnachée de rouge, de porter des étriers plus larges que des pelles à charbon, et, en guise de selle, un petit fauteuil de dentiste, parfaitement capitonné.

D'aucunes se trouveraient gênées d'avoir un esclave familial suspendu au trousquin, un autre accroché à la queue. Elle, point. Noblesse oblige. N'est-elle pas la monture favorite d'un de ces dignitaires maghzendont l'embonpoint atteste le haut rang? N'a-t-elle pas ses entrées au Palais? Ne figure-t-elle pas dans toutes les cérémonies officielles au rang que lui assigne le protocole? Non, ce n'est pas la première venue. Elle a pour amies la mule du Grand Vizir et celle de l'Introduit des Ambassadeurs, celle du Chef des Fusils, celle du Chef des Ablutions, celle du Directeur de la Tente, celle du Ministre des Habbous ou biens de main-morte... J'en passe et des plus notables. Sur son passage, la garde noire présente les armes. L'orphéon multicolore de S. M. le Sultan fait gémir ses clarinettes et ses pipes de cuivre. Alors la petite mule fonctionnaire encense de la tête. Elle esquisse un pas de polka. Un peu grise, de lumière et de gaité, elle savoure le triomphe de l'heure tout en pensant avec commisération à ses parentes pauvres qui tirent des arabas, là-bas, quelque part, sur les pistes perdues du bled...

Rabat 1915.

H. AVELOT.

A BOULETS ROSES



Ma délicieuse amie m'a envoyé sa photographie pour que je me rappelle, dans les combats, son doux visage d'enfant chérie. Ses yeux élo-

quents me disent: « Je ne t'oublie pas. Tu vois, j'ai la coiffure que tu aimes, les cheveux séparés par une raie derrière la tête, avec deux petits chignons sur les oreilles, dont tu disais que cela me faisait ressembler aux petites filles que leur maman coiffe ainsi pour qu'elles aient moins chaud dans leurs jeux... » Elle n'est pas bien changée depuis cette

guerre. Elle porte même encore une robe que je lui ai connue, étroite avec une fente, et non courte ou à godets comme elles en ont toutes maintenant. Sans doute, cela est pour me faire comprendre qu'elle ne veut être bien mise que pour moi. Ou bien, peut-être aussi que la photo est de l'année dernière!

Elle ne me dit pas que son portrait me préservera des balles, par crainte de mes railleries d'esprit fort, mais elle le pense certainement dans son cœur adorable. Elle croit tout ce qu'on lui raconte au cinéma. Bien souvent mes moqueries ont été pour elle une cause de tristesse: « Tu ne crois à rien », me disait-elle en me regardant avec tendresse et désolation; et je découvrais alors de tels charmes dans les yeux de ma maîtresse que je conve-

L'Album de Guerre

de LA VIE PARISIENNE



« EN CHAMPAGNE, NOUS AVONS MAINTENU NOS GAINS ET FAIT 40 PRISONNIERS... »
Comme on peut l'observer, les Boches ont l'air assez satisfaits d'une captivité qui, pour eux, est une délivrance.



LA PREMIÈRE ÉTAPE DES PRISONNIERS VERS LE LIEU DE LEUR DÉTENTION



SA BASSESSE LE CLOWNPRINZ
Portrait d'autant plus typique qu'il n'est pas officiel.



LA FEMME DE L'ARCHIDUC HÉRITIER D'AUTRICHE
dans un hôpital de Galicie.



N.V.E.
1168

LES CAISSONS DE DEUX BATTERIES ALLEMANDES
soigneusement défilés au pied de hautes falaises de craie.



**L'ALBUM DE GUERRE
DE LA VIE PARISIENNE**

Nous faisons appel à tous les lecteurs et amis de *La Vie Parisienne*; les bonnes et intéressantes épreuves photographiques qu'ils voudront bien nous procurer seront rémunérées au prix de 10 francs (les épreuves non utilisées sont rendues). (Adresser les photographies à Monsieur le Directeur de *La Vie Parisienne* : 29, rue Tronchet, Paris.)

nais aussitôt et d'un seul coup de la valeur prophétique dessonges, du caractère maléfique attaché au Vendredi, ce sale jour, et de l'efficacité de la dévotion particulière à saint Antoine.

Je regarde son cou rond que je sais blanc et délicatement veiné, avec le délire des frisons d'or de la nuque. Je fixe avec une attention presque fatigante cette tête précieuse que j'ai tenue entre mes mains, en mon pouvoir. Ces lèvres que je revois s'ouvraient alors pour le sourire ou pour le baiser, tandis que s'entre-fermaient les longs yeux. Je la porte ainsi vivante dans ma mémoire... La dernière fois que j'ai vu mon amie, c'était le Vendredi, veille de la mobilisation. Je la trouvai nerveuse, vibrante, ses mains mignonnes encombrées de journaux du soir que les camelots dans leur course vendaient sans les plier. Elle me dit : « Ces bruits de guerre me rendent folle ». Je l'aidai à plier *la Liberté la Presse* pour les lire posément. C'étaient toutes les mêmes éditions prises inconsidérément, sans distinction d'origine. La pauvre petite ignore les impossibilités matérielles qui empêchent un journal de faire paraître une édition toutes les dix minutes. Elle ne lit les journaux que quand ils ont des titres d'un demi-pied de haut. Elle me demanda d'un ton navré si vraiment nous allions avoir la guerre, à quoi je répondis que non, que c'étaient des bruits que l'on répandait comme cela pour faire baisser la Bourse. Elle dit : « Ah ! bon » interdite, calmée... Elle a un respect ingénu de la Bourse.

« Comment nous écrivons »... Et elles, donc !... C'est à croire qu'elles griffonnent toujours leurs billets dans des bureaux de poste, avec leur chien sous le bras. J'aurais pensé qu'elles utiliseraient les loisirs de la guerre à améliorer leur écriture. Aussitôt levées, leur premier soin est toujours de galoper, vers trois heures de l'après-midi, du côté du Boulevard ou de la Chaussée d'Antin où leur allure soulevée et leur air régalaient d'avance font dire aux passants : « Voilà une petite dame qui va au *Printemps* ». Elles ne se rendent pas toujours au *Printemps*, mais c'est qu'alors elles vont aux *Galleries*.

Elles vont au *Printemps* après, pour goûter et comparer, puis, terrifiées de s'être mises en retard, elles prennent un fiacre pour aller dîner chez leur sœur qui est mariée. Elles ont toutes une sœur mariée qui leur fait des reproches de leur genre de vie, et elles reviennent toutes tristes de ces visites. Il faut alors les calmer et les consoler ; ces minutes sont douces au cœur de l'homme qu'envahit une grande pitié avec un sentiment de protection pour un être gracieux et faible qui ne possède que sa séduction. Elles répètent que *ce n'est pas une vie* et rien ne peut les distraire. Elles ne s'amuse qu'à la danse, ne palpitent qu'au cinéma et ne consentent à aller au théâtre que quand Escoffier joue dans la pièce. Une seule chose leur semble enviable : avoir une robe nouvelle tous les jours. Elles se couchent et ne peuvent dormir. Elles essayent de lire au lit des petits livres qu'elles ont achetés pour se désennuyer : elles ne les comprennent pas. Alors elles parlent à leur chien ; elles le grondent et le chien se cache sous le lit. Elles s'endorment enfin, vers trois heures du matin, au moment où les coups de fusil, dans les tranchées, s'espacent. L'aube pâlisante paraît, des chants d'oiseaux s'éveillent dans les branches. Les hommes, alors, pâles, frissonnants, sentent la lassitude de tuer.

... Mon ami B... est venu me trouver et il m'a dit : « Vois ce qu'elle m'écrit ». Il était scandalisé, ému, fâché, riant. Elle lui apprenait qu'elle allait probablement débiter aux *Folies*, sous le nom de Renée d'Ypres ou Berthe de Carency.

Il murmura, après un instant de réflexion :

— Aux *Folies*... le fait est...

A quoi je repartis, rêveur :

— Comme nom de guerre... effectivement...

Que si vous vous demandez, mesdames, songeant à votre combattant, comment cet élégant, ce sybarite s'accommode de la vulgarité des camps, sachez qu'il boit présentement du vin rouge au litre, mesure décriée et qui serait le magnum des petites gens, révérence parler. Il joue à des jeux de cartes point renouvelés à chaque donne, dit, comme il est d'usage : « C'est un bel homme » quand on lui annonce le roi à l'écarté, et acquiert une jolie force à la manille, jeu savant qui se dispute à l'enclère comme, sur le péristyle de la Bourse, le Rio. Tristan Bernard et Courteline, seuls que je sache, avaient

signalé avant la guerre ce divertissement en honneur dans les restaurants de cochers, et que connaissaient aussi quelques feuellistes et les jeunes hommes de coulisse.

Nos maîtresses remplies de distinction, quand nous rentrerons dans leurs foyers, trouveront peut-être que nous apportons de surprenantes manières de tranchées dans l'appartement, en venant dîner une fois par semaine, et non plus trois ou quatre comme avant. De notre côté, nous ne voudrions plus désobliger le mari, frère d'armes plus âgé, non moins glorieux, car les territoriaux ont fait leurs preuves. La morale y gagnera, de la sorte, elle aussi ses provinces, ainsi que les demoiselles que les femmes du monde concurrençaient déloyalement ; à moins que nous ne nous mariions pour mettre un peu de blanc au milieu de tout ce noir. Ces choses-là se verront alors, avec d'autres aussi singulières.

On verra bien les Français vainqueurs passer sous leur Arc de Triomphe, ce qu'on croyait qu'on ne reverrait plus, et descendre ces Champs-Élysées qui mènent aux Boulevards où aboutissent les rues Laffitte et Le Peltier par lesquelles, au choix, on gagne si facilement Montmartre frais l'été, agréable l'hiver. Il faudra qu'on s'apprête à écouter le récit de nos batailles. Avant quoi nous courrons embrasser nos vieux papas qui, tout de même, ne s'attendaient pas à celle-là.

Lorsque, enfants, nous commettions quelque sottise, ils nous disaient : « Ce n'est pas encore toi qui reprendra l'Alsace-Lorraine ».

Eh ! bien, justement, si !

MARCEL ASTRUC.

ÉLÉGANCES



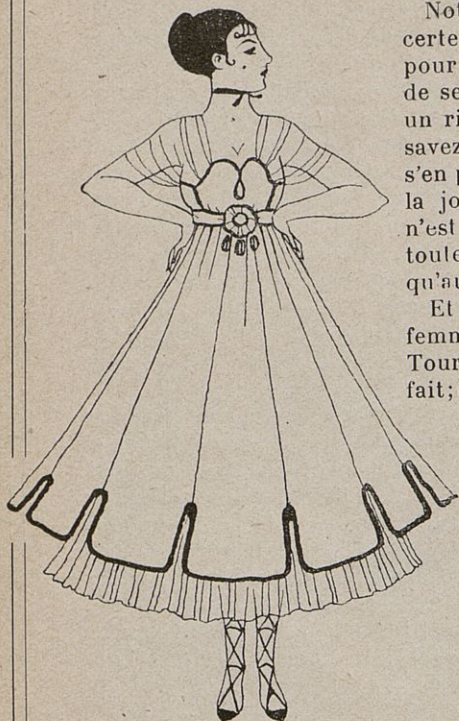
Voulez-vous une recette pour vieillir ? Cela se fait beaucoup en ce moment. Paris est plein d'éphèbes qui voudraient bien passer pour des réservistes, et de réservistes qui aimeraient à être tenus pour des territoriaux. Quant aux territoriaux eux-mêmes, il va de soi que chacun d'eux a laissé pousser sa barbe, pour peu que celle-ci soit grise. Enfin, et par un singulier mystère, le Paris d'avant la guerre était rempli de quinquagénaires qui avaient l'air de gigolos : mais le Paris de 1915 se trouve plein de gigolos qui font tout ce qu'ils peuvent pour paraître des barbons. Est-ce pour ménager l'opinion ? Peut-être.

Qu'y aurait-il donc d'extraordinaire à ce que nos dames prétendissent, elles aussi, sembler plus âgées qu'elles ne sont, du moins tant que dureront les hostilités ? Elles en auraient ainsi plus d'autorité pour soigner les malades, promener les blessés, distraire les convalescents... Bref, n'auriez-vous point par hasard, mesdames, le désir de vieillir d'une petite dizaine d'années ?

Eh bien ! c'est simple comme bonjour : vous n'avez qu'à vous mettre du fard sur les joues. Se rougir le visage, c'est inscrire sur sa figure, en lettres d'un rose vif : « Je suis née bien avant la date que vous pensiez, ne vous y trompez pas. »

Car vous aurez beau n'étendre sur votre peau qu'une teinte presque invisible de rose, ne vous flattez pas de donner le change à qui que ce soit : il y a toujours un endroit, non loin des oreilles, où ça se voit. Si peu que cela soit, votre épiderme paraîtra coloré comme au pastel : et ce sera l'aveu. Dix ans de plus. Dix ans, au moins.





Notez bien que je ne conteste certes pas l'avantage indiscutable pour certains gros visages blafards, de se toucher les pommettes avec un rien de rouge. Toutefois, vous savez ce que c'est que le fard. On s'en place un soupçon en haut de la joue le lundi : et la semaine n'est pas finie qu'on s'en barbouille toute la figure depuis les yeux jusqu'au menton.

Et puis, supposons même qu'une femme s'anime le visage comme La Tour lui-même ou Watteau l'eussent fait; admettons que cette opération féérique lui ajoute quelque éclat sous les lumières d'un lustre, ou dans un boudoir bien clos — il n'en sera pas moins vrai qu'à tort ou à raison, toute pauvre dame qui se sera mis du rouge, aura confessé publiquement ainsi qu'elle en avait donc besoin, et que pour elle, par conséquent, l'été, sinon l'automne, a déjà suivi le printemps.

Eût-elle vingt ans, en eût-elle quinze, celle qui se farde se défraîchit de ses propres mains... Est-ce bien utile?
Je n'ignore pas d'ailleurs que tout ce que je dis là ou rien...

Ou du moins il faudrait être logique: et si vous vous peignez la figure à la façon d'un Fragonard, en ce cas rougissez-vous artistement au carmin l'arête et les ailes du nez. En effet, que signifient deux joues vermeilles et un nez tout blanc au milieu?
Mais encore une fois, tout ce qu'on écrira sur ce sujet ou rien...

Allez-vous aux champs, madame? Nous l'espérons. Mais hélas, votre jardin n'a pas tant de fleurs, cette année, que l'été dernier, puisque vos jardiniers sont sur le front. Il faut donc prendre le parti d'égayer vous-même et de fleurir avec votre propre silhouette vos pelouses et vos parterres.

Voici une robe qui éclatera sur l'herbe comme un coquelicot dans un pré, ou un bleuet sur le gazon. Elle est en toile à carreaux soit rouges, soit bleus. Le corsage plat se boutonne au milieu avec des boutons blancs en forme de boules. La jupe froncée est montée un peu au-dessus de la taille, avec une tête d'environ trois centimètres. Un pied de col s'élève autour de l'encolure largement échancrée. Les manches longues, avec des rabats serrés au poignet par un petit biais très étroit... Du soleil là-dessus. Et le sourire.

Mais, direz-vous, l'on n'est pas toujours au jardin: on sort, on rend une visite...

Soit. Je vous conseille en ce cas une grande redingote de toile bleue, liserée de blanc, avec une ceinture. Cela fait assez dame.

Il vous faudrait aussi des opinions, pour porter avec toutes ces robes, des opinions de bon goût et de bon ton, des opinions délicatement « guerre ». Celles-ci seront toujours entre les deux extrêmes. Vous ne serez ni stupidement pessimistes, ni aveuglément optimistes, ni trop gaies, ni lamentables... C'est très difficile: mais aussi c'est la grâce même. Nous y reviendrons.

IPHS.



CHOSSES ET AUTRES

Il y a une question de la chasse...

Ce n'est pas la plus grave des questions qui s'agitent en ce moment, elle ne laisse pas d'avoir son importance. Elle ne serait pas très difficile à résoudre si l'on s'en remettait au simple bon sens. Il est malheureusement probable que *Bon Sens* sera le seul conseil à qui on ne demandera pas son avis.

Que disait-on ces dernières années? Que le gibier se faisait rare. Ah! si l'on pouvait oublier tout un an d'ouvrir la chasse? — La guerre est venue, on a oublié. En conséquence, le gibier pullule, il menace de saccager les champs et les bois. Que sera-ce l'an prochain? Alors, qu'on fasse de bonnes battues et que l'on défende nos campagnes contre cet envahissement? Vous n'y songez pas!

Premièrement, il faut tenir compte d'intérêts divers et généralement contradictoires.

Les propriétaires de chasses aiment encore mieux ne pas chasser, par force majeure, et avoir un excellent prétexte pour ne pas payer leurs impôts.

Les locataires de chasses sont mobilisés, ou préfèrent aussi, en tout état de cause, ne pas chasser, à condition que leurs loyers leur soient remis.

Avec les uns et avec les autres on trouverait encore des accommodations. Mais c'est avec les convenances que l'on ne saurait transiger.

Les convenances?

Sérieusement.

Ce serait, paraît-il, un véritable crime de distraire si peu que ce soit de poudre pour tuer des lapins. En outre, les mobilisés ne pourraient pas chasser, les embusqués le pourraient, et cette inégalité est choquante. Enfin, la chasse est un divertissement que l'on ne saurait officiellement permettre en temps de guerre. Des journaux, dont les rédacteurs ne rient jamais, soutiennent cette doctrine, et ce n'est pas pour se moquer de leurs lecteurs.

Le protocole mondain faisait déjà de subtils *distinguo* entre les amusements qui sont « deuil » et ceux qui ne le sont pas. Chacun sait que, par exemple, la danse n'est pas « deuil » et la musique est « deuil ». Les orphelins et les veuves ne sauraient, sans manquer à leur devoir le plus élémentaire, battre des entrechats; mais ils peuvent assister aux concerts dominicaux, même non spirituels. Les vingt-cinq premières représentations d'une pièce sont défendues aux membres du Tout-Paris qui portent un crêpe à leur chapeau; mais, à la répétition générale, on peut « draper », comme disaient nos ancêtres du grand siècle, notamment Saint-Simon et M^{me} de Sévigné.

De même, il paraît que la chasse n'est pas « guerre ». Aussi restera-t-elle fermée. Et les perdreaux ou les lièvres que nous mangerons cet hiver au cabaret seront censés « frigorifiés ». Et les braconniers, de qui le commerce ne peut être interdit par exception puisqu'il n'est pas autorisé ordinairement, les braconniers feront d'excellentes affaires. Mais les « convenances » seront respectées.



Il y a aussi une question des architectes, qui n'a aucun rapport avec celle de la chasse, sauf qu'elle n'est peut-être pas moins vaine, et qu'on la discute interminablement, mais qu'on serait bien empêché de la poser avec précision.

Voici l'objet du débat.

On reconstruira, après la guerre. Il est bien que l'on y pense dès à présent, c'est une preuve de vitalité.

On reconstruira, mais embellira-t-on?

Avouons que ce dernier verbe est inquiétant. Est-ce une raison suffisante pour accabler d'injures les architectes et leur imputer toutes les horreurs du spectacle contemporain?

Nous n'admirons pas plus qu'il ne faut la maison moderne et les casernes à huit étages. Croyez-vous que les propriétaires n'aient pas une petite part de responsabilité? Mettez-vous — une minute — dans la peau de ces affreux propriétaires. Supposez que vous possédez, ou plutôt que vous possédiez en 1914,

une bicoque, et qu'elle a été à demi brûlée ou éventrée par les obus. Supposez encore (pendant que nous y sommes!) supposez qu'un « artiste » vienne vous dire :

— Ah ça, monsieur, j'espère bien que vous n'allez pas rebâtir votre immeuble. La ruine est beaucoup plus pittoresque. Elle évoque d'ailleurs des souvenirs qu'il importe que la France n'oublie jamais. Ce n'est pas seulement une ruine, c'est une relique.

Que répondrez-vous? Je parie une livre sterling (qui faisait hier au change 26 fr. 80) que vous répondrez, en termes militaires (car nous avons repris l'habitude de ce langage et nous ne la reperdrions pas de sitôt) :

— Pardon, monsieur, est-ce que vous vous f... de moi?

Et peut-être êtes-vous « artiste » vous-même!

Vous irez trouver un de ces misérables architectes qui sont capables de tout, et si le premier à qui vous vous adressez se dérobe, vous en irez trouver un second et un troisième, et vous commanderez à ce forban une belle maison de neuf étages, et vous regretterez que les règlements de voirie ne l'autorisent pas à en mettre un de plus sur le tout. Vous ne vous souciez pas du style, et vous aurez contribué selon votre grade à « l'embellissement » de Paris ou de la province.

S'agit-il des édifices publics? On redoute les restaurations. Je voudrais bien savoir ce que l'on entend par « restaurations ». Quand un élève de l'école des Beaux-Arts ou un pensionnaire de l'Académie de France à Rome restaure le Parthénon ou le temple de la Victoire Aptère, heureusement sur le papier, je comprends ce que restaurer signifie. Mais, quand les architectes de Venise ont reconstruit le campanile d'après les documents et les photographies avec une exactitude quasi-géométrique, je me demande quel chatouilleux artiste cette restauration-là peut scandaliser. On a fâcheusement restauré sous Louis-Philippe, parce que les restaurateurs ont collaboré. J'imagine qu'ils ne collaboreront pas à la cathédrale de Reims, s'ils la restaurent?

Ne soyons pas injustes pour ces pauvres architectes. Ou du moins n'oublions pas les sculpteurs. Ceux-là, je vous les abandonne. J'ai un ami qui mourait d'envie de louer un délicieux vieil appartement du quai Malaquais, et qui en a été dégoûté par Voltaire. Vous savez, le Voltaire triste qui se cache — pas assez — derrière l'aile droite de l'Institut.

— Non, a dit mon ami, jamais je ne pourrai m'habituer à regarder ça de mon lit tous les matins en me réveillant.

Et il n'a pas loué le délicieux appartement.

J'ai un autre ami, esprit paradoxal, qui assure que nous n'avons pas eu de changement de régime depuis si longtemps parce que pas un prétendant ne se serait résigné à occuper le Louvre ou les Tuileries reconstruites, et à voir, de sa fenêtre, le monument de Gambetta.



Nous lisons dernièrement, dans un journal qui mérite créance, que jamais M. Paul Fort ne s'était montré plus digne de son titre, vous savez, son titre de prince des poètes. Ah! Dieu! Quel bonheur! Nous aurions un poète! Un vrai? Et nous nous sommes jeté, tremblant de désir, d'espoir, sur le n° 14 des *Poèmes de France* que le prince des poètes publie bimensuellement chez l'éditeur R. Helleu. Le n° 14 est celui du 15 juin, et nous y avons trouvé ceci :

« Ah! mes amis! ah! mes amis! nos présidents! Non, je n'ai jamais vu chose plus mirifique. A cheval nos huit présidents de république! affolés invités et jusques à présent

« inaperçus. Que dis-je? huit? ils sont neuf, ma foi! Un, deux, trois, quat', cinq, six, sept, huit, neuf, oui, mes doigts!... »

(Vous rappelez-vous les vers fameux?)

Onze heures vont sonner à l'horloge de bronze...

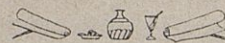
Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix, onze.)

Je reprends :

... « oui, mes doigts! Et leur mine effarée vaut ma mine effarée de voir piquer sur nous le noble Poincaré,

« un rameau d'olivier en main. — Nous l'accueillîmes avec la *Marseillaise* et le *Chant du Départ*. Sa branchette remise, il me fit le doux signe — la croix d'honneur au poing — de LUI CAUSER A PART. »

Oh!!!... Monsieur Paul Fort!... Ne pourriez-vous causer vous-même autrement qu'une demoiselle du téléphone, puisque c'est vous qui sont le prince?



Il y a un peu plus d'un an que l'archiduc a été assassiné à Sarajevo! L'anniversaire a passé presque inaperçu. Une mention, un mot dans les journaux qui ont un rédacteur spécial chargé de la politique étrangère, pas un article de fond.

Nous attendions celui de M. H... qui écrivait si à propos, l'année dernière, en juillet :

« L'assassinat de l'archiduc François-Ferdinand ne saurait avoir aucune influence sur les destinées de l'Europe. »

M. H... n'a pas fait l'article. Est-ce que par hasard il n'aurait pas changé d'avis?



L'art de démentir est une partie de la politique. Il est extrêmement subtil et nuancé, n'en déplaît aux dogmatistes qui croient qu'entre la vérité et son contraire il n'y a pas de moyens termes. Il y en a une infinité! De même, il y a une infinité de démentis, depuis celui qui dément tout bêtement comme son nom l'indique, jusqu'à celui qui confirme.

Lorsqu'un journal du soir a publié l'autre semaine l'interview du Pape, bien des gens n'y voulaient pas croire. *L'Observatore Romano* l'a démenti le surlendemain, et les plus sceptiques ont été convaincus. On était allé trop loin. On a voulu rattraper le premier démenti par un second, plus détaillé, et à la fois plus catégorique; mais quand les sceptiques se mettent à croire, rien n'est plus difficile que de les ramener à la négation ou même au doute.

Le second démenti était pourtant bien tourné. C'était une sorte de preuve par l'absurde ou par le monstrueux. Les personnes qui respectueusement critiquaient l'interview elle-même, n'auraient jamais osé en dire autant. Nous avons surtout goûté la dernière phrase, qui peut approximativement se traduire ainsi :

« Puisque les journalistes répètent ce qu'on leur dit, on ne leur dira plus rien. »

Nous y perdrons.



L'âme allemande aurait bien étonné l'Empereur — je veux dire le seul, Napoléon — qui n'aimait pas l'idéologie. Les Allemands, qui se vantent d'être « objectifs », sont idéologues jusqu'à l'inconscience, ou, si vous préférez, jusqu'au cynisme. Ils ne peuvent pas inventer une nouvelle horreur sans la fonder en raison. Ce sont les premiers barbares que l'on ait vus qui soient en même temps doctrinaires. Voilà ce que c'est d'abuser de la brasserie. On n'a pas assez remarqué que les modernes Huns sont des types dans le genre des rapins qui entassent des soucoupes. Mais les rapins qui font des théories devant le bock ne font de mal à personne. Ils parlent beaucoup, ils pensent peut-être un soir sur deux : ils n'ont pas le temps de produire, c'est tout bénéfice. Les soldats du kaiser agissent d'abord et discourent ensuite.

Nous attendions depuis deux mois la théorie, ou la métaphysique des gaz asphyxiants. *La Gazette de Cologne* vient de nous la servir. Elle n'est d'abord qu'un corollaire de la doctrine plus générale qu'il faut faire la guerre atroce pour la faire courte, et que la sauvagerie est, en dernière analyse, le comble de l'humanité. Mais le philosophe de la *Gazette de Cologne* a, pour la circonstance, ajouté à ce charmant paradoxe des ornements et des gentilleses.

Il assure que nul moyen de tuer n'est plus propre ni moins violent que l'asphyxie. Il assure même qu'elle est agréable au patient qui la subit, et qui passe de vie à trépas sans pour ainsi dire s'en apercevoir. Au temps jadis, on tuait brutalement son adversaire : on ne s'était pas avisé encore de l'anesthésier. Cette trouvaille est vraiment le suprême effort de la science. Si le philosophe de la *Gazette* n'avait pas autant de tact et de réserve que d'imagination philosophique, le mot « anesthésie » ne lui suffirait sans doute point et il irait jusqu'à parler d'*euthanasie*.

LA GUERRE A COUPS DE CRAYON

PETITE REVUE DE LA CARICATURE ÉTRANGÈRE



PLONGERA-T-IL? NE PLONGERA-T-IL PAS?

Allons, Jonathan, jetez-vous à l'eau! Vous allez attraper du mal, à rester en caleçon sur le bord de la neutralité!

(Life, de New-York.)



LE GLADIATEUR GERMAIN ET LE RÉTIAIRE SLAVE

Les auteurs anciens nous apprennent que ce fut toujours la tactique du rétiaire d'esquiver par une prudente retraite les coups violents de son adversaire, jusqu'à ce qu'il trouvât une occasion favorable de l'envelopper dans son filet.

(Punch, de Londres.)



LA " JOURNÉE DE LA FRANCE " A LONDRES

— Un petit drapeau français, Sir?

— Allons, il y a encore de la place dans le dos.

— Mille regrets! Je suis pavoisé sur toutes les coutures!

(Punch, de Londres.)

SEMAINE FINANCIÈRE

L'orientation de la Bourse est aujourd'hui un peu plus satisfaisante, mais l'animation est toujours très restreinte.

Pas de modifications bien appréciables sur les titres courants dont s'occupe l'épargne, rentes, obligations de chemins de fer, Ville de Paris, Crédit Foncier, obligations d'anciennes Compagnies industrielles, les cours sont un peu plus faibles, mais les quelques offres qui se produisent sont absorbées facilement par les achats réguliers pour des placements et emplois obligatoires de fonds.

Sur les fonds étrangers, les transactions courantes, très restreintes, du reste, se portent sur les fonds Egyptiens, Russes, Japonais et Espagnols. Ces derniers n'ont pu maintenir leur plus haut cours, conséquence de la hausse de la peseta, par suite de l'échec de l'emprunt espagnol.

D'autre part, on note des réalisations sur certains titres de chemins de fer, enfin notre rente 3 0/0 perpétuelle est assez indécise. E. R.



PARIS - PARTOUT

Comédie-Royale. — Tous les jours en soirée, et dimanches en matinée et en soirée: *Vicomte ou Valet*, un acte follement gai de Forget-Ménot et l'extraordinaire revue de Merall et Dominus: *Viens-tu à Tipperary?* interprétée par une troupe de tout premier ordre.

Moulin de la Chanson. *Directeur: Emile Wolff.*

Le Moulin de la Chanson chante, Avec Hyspa, Paul Marinier Et Jean Bastia, primesautier, La chanson de l'heure présente. Georges Arnould, Léonce Paco, Robert Clermont et Folrey Jacques; Bons chansonniers montmartrois, ah! que La Revue Italia-Franco Est aimable, spirituelle, Avecques des étoiles telles Blanche de Vinci Et Maud Loty.

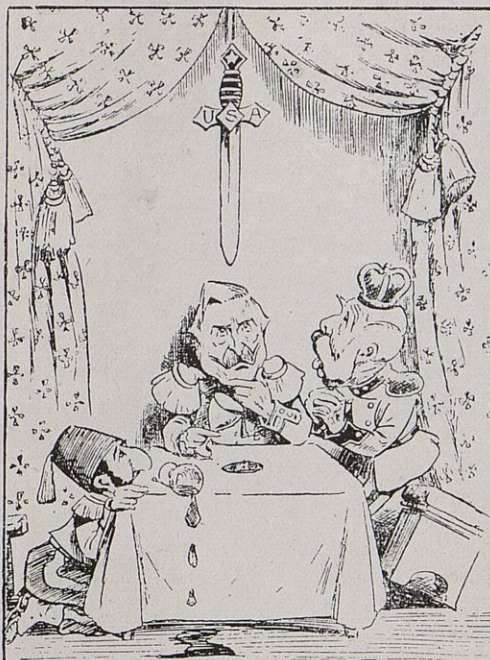
Tous les soirs à 9 heures. — Dimanches et fêtes, matinées à 3 heures. — Location. — Téléph. Gutenberg 40-40.

LES GRANDS HOTELS

AIX-LES-BAINS. — **SPLENDID-HOTEL-EXCELSIOR.** Le plus grand confort.

BEAUSOLEIL (Alpes - Maritimes). — **CASINO MUNICIPAL.** Music-Hall, Comédies, Jeux divers.

CANNES. — **HOTEL GONNET.** L. Dumas, prop., premier ordre.



L'ÉPÉE DE DAMOCLÈS

Au-dessus d'un conseil de guerre de la Triplice. (Sur la garde de l'épée est écrit: États-Unis d'Amérique.)

(The People, de Londres.)

CANNES. — **HOTEL SUISSE.** Quartier du Cercle Nautique. A. Keller.

CANNES. — **GALLIA PALACE.** Ed. Smart, directeur.

CHANTILLY. — **HOTEL DU GRAND CONDÉ,** splendide installation. J. Calvini, directeur.

CHATEL-GUYON (Puy-de-Dôme). — **SPLENDID-NOUVEL HOTEL.**

ENGIEN. — Sources sulfureuses. Etablissement thermal. Casino. Concerts symphoniques dans le Jardin des Roses.

FUMADES (LES) (Gard). — **GRAND HOTEL.** Casino-Cercle.

GRANVILLE. — **GRAND HOTEL DU NORD ET DES TROIS COURONNES,** 1^{er} ordre. Garage.

MONTE-CARLO. — **HOTEL DE PARIS.** Grand confort moderne.

NICE. — **HOTEL D'ANGLETERRE.** Grand confort moderne. Ouvert toute l'année (prix de guerre).

SAINT-CLOUD. — **PAVILLON BLEU.** Vue unique sur le parc.

VERSAILLES. — **TRIANON PALACE HOTEL.** Maison 1^{er} ordre. Téléphone 786.

VICHY. — **HOTEL ET VILLAS DES AMBASSADEURS,** sur le Parc; tout premier ordre.

Bibliothèque des Curieux

4, rue de Furstenberg, Paris.
Ses collections: *Maîtres de l'Amour*, 7 fr. 50; *Coffret du Bibliophile*, 6 fr.; *Romans humoristiques*, le volume 3 fr. 50; etc., etc. — *Catalogue illustré sur demande.*

ARIANE BEAUTÉ, SOINS D'HYGIÈNE, 8, rue des Martyrs, 2^e étage. (1 à 7 h.)

M^{me} BOYE Experte. **MANUCURE ANGLAISE.** (Unique en son genre.) 11 bis, r. Chaptal, 1^{er} à g.

Massothérapie BAINS et BAINS de VAPEUR. 4, rue Duphot (pr. la Madeleine).

Miss RÉGINA Soins d'Hyg., Man. sp. p. dames. 11, calle Urbiela, SAN SEBASTIAN (Esp.). M^{me} 1^{er} ordre. 18, rue Tronchet (Madel.)

Hygiène et Beauté p^r les Mains et Visage. M^{me} GELOT, 8, r. Port-Mahon (place Gaillon).

Soins d'hygiène FRICTIONS. Méthode ang. M^{me} LÉA, 32, rue Pigalle, 1^{er}. Dim. et fêtes.

Miss MOLLIE SOINS D'HYGIÈNE, MANUCURE. 21, rue Boissy-d'Anglas (Madeleine)

M^{me} JANE Soins d'Hygiène et de Beauté. 7, r. du faub.-St-Honoré, 3^e ét. (1 à 6).

SOINS D'HYGIÈNE Manucure, Bains. 19, rue Saint-Roch (Opéra).

Miss GINETT'S AMERICAN MANUCURE SOINS D'HYGIÈNE 13, rue de la Tour-des-Dames (entresol) Trinité (10 à 7).

BEAUTÉS ANDALOUSES. Lots à 5, 10 et 20 fr. *Librairie du Progrès.* Traversia Relox, 7, Madrid (Esp.)

MARIAGES RELATIONS MONDAINES; 4^e année. M^{me} MOREL, 25, rue de Berne (2^e g.).

MANUCURE Soins esthétiques. Méthode américaine. M^{me} DOLLY, 16, r. de Berne, r.-d.-ch. 2 à 7 h.

BAINS HYGIÈNE. MANUCURE. PÉDICURE. (Confort moderne.) 41, rue Richelieu. (Entresol.)

LYETTE de RYSS MANUCURE, SOINS D'HYGIÈNE *Elegante installation.* 130, rue de Tocqueville, 3^e à gauche (11 à 7).

SOINS D'HYGIÈNE M^{me} DARCY 18, rue Cadet, 2^e ét. (10 à 8).

PEDI-MANU BAINS M^{me} NOELY, 5, cité Chaptal (9^e), 1^{er} à droite, Habla espanol.

Miss MAUD MANUCURE ANGLAISE, Soins d'Hygiène. 48, rue Rochechouart (entresol).

HYGIÈNE Nouv. instal. 49, r. de Rivoli (et à domic.). 4^e ét., porte dr. (pas confondre av. entresol).

M^{me} LYDIE MANUCURE, Frictions (de 10 à 7). 21, r. Pasquier, 2^e ét. fd cour (Madel.)

MARIAGES RELATIONS MONDAINES. Renseign^{ts} grat. M^{me} VERNEUIL, 30, r. Fontaine (1^{er} ét. g.)

Jeune Dame chez elle l'ap.-m. donne leç. piano JANET, 5, r. Lapeyrière, 3^e ét. f. N.-Sud: J. Joffrin.

Soins d'Hygiène Manucure M^{me} HENRY, 2, rue Biot, 3^e ét. (11 à 7). Métro place Clichy.



CECI N'EST PAS UNE CARICATURE

Mais le modèle officiel du pare-à-gaz en usage dans l'armée allemande. Tout commentaire serait superflu!

(The Bystander, de Londres.)



LES DESSOUS D'UNE PARISIENNE : UN PETIT POÈME



LES DESSOUS D'UNE BERLINOISE : UN AFFREUX FEUILLETON